

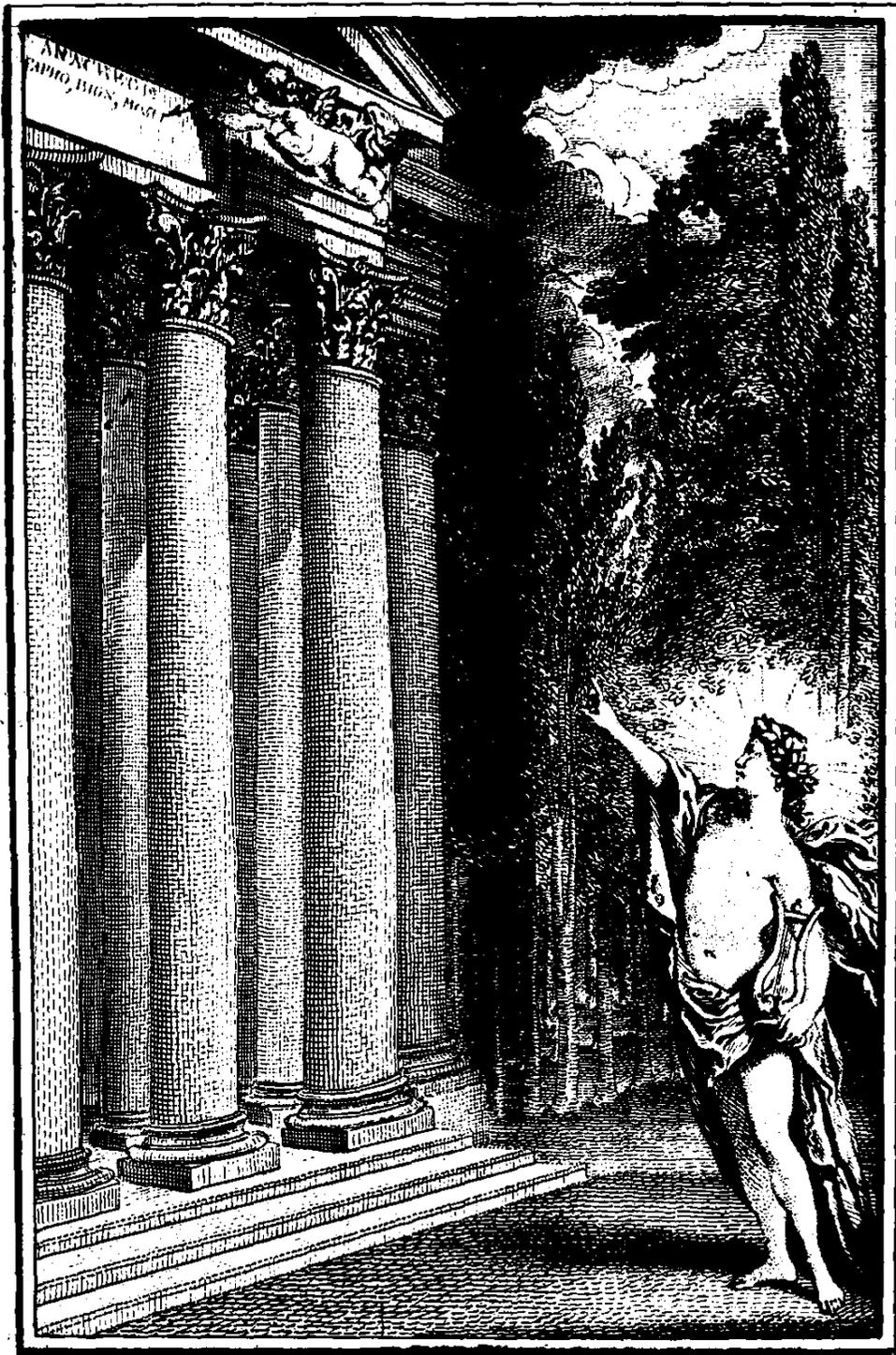


Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



Pl. d'Or. 110.

Alfred J. G.

ANACRÉON,
SAPHO,
BION ET MOSCHUS,

Traduction nouvelle en Prose,

SUIVIE

DE LA VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS,

Et d'un choix de Pièces de différens Auteurs.

PAR M. M*** C**.

Je borne aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliothèque & mes vœux. GRESSET.

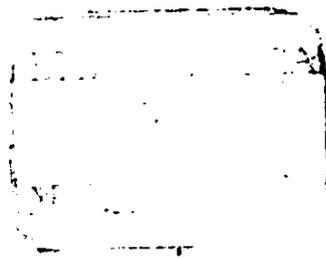


A P A P H O S,

Et se trouve à PARIS,

Chez J. FR. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-
Lyon, Fauxbourg Saint - Germain.

M. D C C. LXXX.



o
l
l



A M A D A M E
L A P R I N C E S S E
D E C H * * * *

MADAME,

*Pouvois-je hésiter un moment à vous
offrir la nouvelle traduction des Poètes
les plus agréables & les plus délicats de
l'antiquité ! Les Poésies inspirées par*

a ij

É P I T R E.

*les Graces ne doivent paroître que sous
les auspices des Graces. La beauté
seule a le droit de se parer des fleurs
brillantes des prairies , d'en respirer le
doux parfum , & de ceindre son front
des guirlandes légères de lis & de roses,
S'aurois désiré , MADAME , que la
fraîcheur , & le tendre coloris des Poé-
sies que j'ose vous présenter , ne se
fussent point altérées entre mes mains :
je serois sûr de votre suffrage.*

Je suis avec un profond respect,

MADAME ,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

M***C**.

AVERTISSEMENT.

IL seroit inutile de faire une longue Dissertation sur la manière de traduire les Anciens. Chaque Traducteur a son systême particulier. Le Public éclairé jugera , d'après ma traduction , des principes que j'ai suivis. Je souhaite que mon travail soit agréable à cette portion charmante qui fait les délices de la Société. Les Savans ont peut-être trop négligé le commerce de ce sexe enchanteur , que l'on doit toujours consulter en matière de goût & de délicatesse. Les Femmes ont en effet le tact très-fin , & le jugement exquis. Elles possèdent , pour ainsi dire , toute la fleur de l'esprit.

Remi Belleau , de la Fosse , Regnier ;

ij *AVERTISSEMENT.*

Gacon, de Longepierre, &c. ont traduit en vers les Odes d'Anacréon. Chaulieu est peut-être le seul qui eût dû les traduire : mais ce voluptueux Épicurien, ce paresseux aimable, fuyoit le travail & la contrainte : il vouloit produire sans effort des pièces, qui, quoique négligées, n'en portent pas moins l'empreinte du génie.

M^{me} Dacier nous a donné une traduction en Prose d'Anacréon & de Sapho. Je n'en ferai point ici la critique : je me contenterai de citer ces mots qu'on lit dans le *Nouveau Dictionnaire Historique, par une Société de Gens de Lettres, 1772.* « Les Poésies d'Anacréon semblent avoir été dictées par les Amours & les Graces.

AVERTISSEMENT. iij

» L'antiquité, & même notre siècle
» n'ont point fourni d'Auteur qui ait
» pu égaler ce style délicat & facile,
» cette molesse élégante, cette né-
» gligence heureuse qui fait son carac-
» tère. La France n'a eu que la Fon-
» taine à lui comparer. *On ne parle*
» *plus des versions de M^m Dacier en*
» *prose, de Belleau en vers, & de*
» *quelques autres postérieures* ».

J'ai consulté pour Anacréon & Sapho toutes les éditions & les meilleurs Commentaires. Les connoisseurs distinguent sur tout l'Édition charmante de M. Capperonnier.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot sur le célèbre Henri Étienne. Cet homme savant & profond, nous assure qu'il a tiré de l'oubli, au péril de sa

vie , les Odes d'Anacréon. La version qu'il nous en a donnée en vers Latins , est encore la meilleure : elle fait du moins sentir en partie les graces de l'original ; avantage précieux que n'ont aucunes de nos traductions Françoises plus modernes.

Au lieu d'accompagner ma traduction de notes sèches & grammaticales , j'ai préféré d'offrir au Lecteur des morceaux de Poésies analogues , puisées dans nos meilleurs Poètes François. Je ne connois aucune traduction entière en prose des Idylles de Bion & de Moschus. Les Épigrammes Grecques , les *Loisirs d'un Poëte* , des fragmens d'Anacréon & de Sapho , n'avoient point encore été traduits.





Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

M O R C E A U X
T R A D U I T S
D E C A T U L L E.

*Quare habe tibi quidquid hoc libelli est,
Qualecunque, quod, ó patrona Virgo,
Plus uno maneat perenne seculo.* CATULLE.

LES Anciens ont composé des Épithalames charmans, & bien supérieurs à tous nos Épithalames modernes. Pour en convaincre le Lecteur, je vais mettre sous ses yeux la traduction de plusieurs morceaux de l'Épithalame de *Manlius* & de *Junie*. Je n'en connois aucun qui offre autant de beautés, & qui soit rempli des mêmes agrémens. Tout y est peint avec un coloris frais & agréable. Les diminutifs, si rares dans notre langue, embellissent cet Épithalame, & lui donnent de nouvelles graces. Malgré tous mes efforts, je sens que je ne rendrai pas toute la délicatesse, tous les charmes de l'original. Je ne puis donner qu'une ébauche, qu'une estampe de

ce tableau riant & voluptueux. Je joindrai à la suite de cet Epithalame , la traduction de quelques autres pièces du même Auteur.

Caius Valérius Catulle naquit la cent soixante-onzième Olympiade , dans la péninsule de *Sirmion* , auprès du lac *Bénac*. Sa famille étoit illustre , & avoit possédé autrefois des biens considérables. Il vécut d'abord dans la médiocrité , & devint opulent dans la suite , comblé des bienfaits des Romains les plus distingués par leur naissance , & par leur richesse. Il s'acquit une réputation brillante dans la Capitale du monde , dans un tems où les grands hommes n'étoient pas rares. Il mourut l'an de Romé 696. Toutes ses Poésies sont excellentes. On estime sur-tout ses Epigrammes. Ses vers ont toujours été distingués par leur délicatesse , par cette élégante simplicité , & par ces graces que la nature seule peut donner. Il seroit à souhaiter que son aimable naïveté , que ses vers charmans ne fussent pas souillés par une licence trop cynique quelquefois d'expression.



ÉPITHALAME

DE MANLIUS ET DE JUNIE.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

L'ÉTOILE du soir paroît , jeunes gens , forttez
de table ! Vesper si long-tems attendu , répand déjà
du haut de l'Olympe une foible lumière. Il est tems
de quitter les festins. La jeune épouse va paroître.
L'on va célébrer l'Hyménée.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Jeunes Filles, voyez-vous ces jeunes Gens. Quittez aussi la table. L'Astre qui annonce la nuit fait briller ses feux : il n'en faut plus douter. Regardez ces jeunes Gens : ils sont déjà bien loin. Ce n'est pas sans dessein. Ils vont chanter les premiers :
Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

Amis, la victoire ne sera pas facile. Remarquez ces jeunes Beautés : comme elles méditent leurs chants ! ce n'est pas en vain. Pour nous, détournés par des objets étrangers, nous ferons sûrement vaincus. La victoire demande beaucoup de soins. Recueillez au moins vos esprits dans cet instant : elles vont commencer les premières à chanter : il faut que nous soyons prêts à leur répondre.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen, voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Quel Astre plus cruel que toi étincelle dans les cieux, ô Hespèrus ! tu arraches impitoyablement du sein de sa mère une jeune Vierge. Malgré tous ses efforts, tu l'arraches d'entre les bras maternels, pour la livrer à un jeune homme brûlant d'amour. Que les ennemis pourroient-ils faire de plus barbare dans une ville prise d'assaut !

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

.
.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Telle qu'une fleur cultivée à part dans un jardin , ne craint ni la dent des troupeaux, ni le tranchant de la charrue ; devient l'objet des baisers amoureux des zéphirs ; est vivifiée par les feux bienfaisans du soleil , croît , arrosée par une pluie féconde : elle excite les désirs des jeunes Filles , & des jeunes Garçons : mais lorsqu'elle est cueillie , & qu'elle a perdu sa fraîcheur , elle cesse d'avoir des charmes pour eux. Telle une Vierge est chère aux siens , tant qu'elle conserve sa virginité : mais dès qu'elle a perdu cette fleur précieuse , les jeunes gens cessent de la trouver aimable , & ses compagnes de la chérir.

Hymen, ô Hyménée ! voici l'Hymen , voici l'Hyménée.

CHŒUR DE JEUNES GENS.

La vigne qui naît isolée dans un champ aride ; ne s'élève jamais d'elle-même : jamais elle ne produit des raisins doux & parfumés. Ses ceps languissans succombent sous leur propre poids , & se courbent vers la terre. Bientôt l'extrémité de ses branches rampe au niveau de ses racines. Aucuns Vignerons ne la cultivent : elle n'est point labourée par

les taureaux. Mais si par hasard elle est mariée à l'ormeau, alors elle est cultivée, & labourée. C'est ainsi qu'une fille vieillit solitaire & abandonnée, tant qu'elle fuit le joug de l'Hymen, & qu'elle ne met pas à profit ses beaux jours. Si elle forme au contraire d'heureux liens, à l'âge indiqué par la nature, elle devient dès-lors plus chère à son époux, & moins indifférente à ses parens

.



O fils d'Uranie, qui habites l'Hélicon, toi qui livres une jeune fille dans les bras d'un époux, ô Hymen, ô Hyménée ! Hymen, ô Hyménée, ceins ton front de fleurs odorantes : prends le voile nuptial. Viens ici plein de joie. Que ton pied, blanc comme l'albâtre, soit convert d'un brodequin jaune.

Dans ce jour d'allégresse accours ; chante à haute voix l'hymne nuptial ; frappe légèrement du pied la terre : agite dans ta main ton flambeau.

La chaste Junie, est semblable à Vénus quand elle quitta les bois Idaliens, & parut aux regards du Berger de Phrygie, juge de sa beauté.

Elle est telle qu'un jeune myrte fleuri, dont les Hamadryades font leurs plus chères délices, & qu'elles arrosent des pleurs de l'Aurore.

Hymen ;

Hymen, viens dans ces lieux; quitte les grottes
du rocher d'Aonie, que la Nymphé Aganippé
baigne de ses ondes rafraîchissantes.

Amène l'Épouse désirée dans le palais du nou-
vel Epoux. Enchaîne son cœur par l'amour le plus
vif, comme le lierre serpentant embrasse l'arbre
qui le nourrit.

.
.

Ouvrez les portes, la jeune Epouse, s'avance.
Les flambeaux font briller leurs feux resplendissans.
Mais vous tardez trop: le jour s'enfuit. Paroissez
donc, jeune Epouse.

La pudeur ingénue retarde ses pas. Ses pleurs re-
doublent, parce qu'il faut qu'elle s'avance. Mais
vous tardez trop: le jour fuit: paroissez donc, jeune
Epouse.

Junie ressemble à la fleur d'hyacinthe qui s'é-
lève dans un jardin émaillé de différentes fleurs
précieuses, & cultivé par un riche possesseur.

.
.

Comme les branches flexibles de la vigne s'enla-
cent autour des arbres voisins; de même Manlius

te pressera sur son sein enflammé : mais le jour fuit & paroissez donc , jeune Epouse.

.

Heureux Epoux , il t'est maintenant permis d'approcher. Ta jeune Epouse est dans la couche nuptiale. Sa bouche blanche & vermeille ressemble au lis , à la rose , & au pavot doré.

Le nouvel Epoux n'a pas moins de charmes. (J'en prends ici tous les Dieux à témoins). Vénus l'a comblé de toutes ses faveurs : mais le jour fuit : avancez , ne tardez pas.

.

Celui qui entreprendroit de savoir le nombre de vos tendres caresses , calculeroit plutôt les fables de la Lybie , & les Astres qui étincellent au milieu de la nuit.

Livrez-vous à tout votre amour : rien ne s'y oppose : ayez promptement des enfans aimables : il ne convient pas , qu'une famille aussi ancienne , soit sans rejettons , qu'il en naisse toujours d'âge en âge.

Quel plaisir de voir sur le sein de sa mère chérie , un jeune Torquatus , tendre ses mains déli-

cates vers son père; lui sourire agréablement avec ses petites lèvres à demi-clofes (1).

Puisse-t-il ressembler tellement à son père Manlius, que les étrangers le connoissent aussi-tôt pour son fils! qu'une ressemblance parfaite annonce la chasteté de sa mère!

.



AU MOINEAU DE LESBIE.

HEUREUX Moineau, délices de ma Lesbie; mon amante a coutume de badiner avec toi. Elle te cache dans son sein, te présente le doigt, quand tu le désires: t'agace; provoque tes coups de bec redoublés. Cette Lesbie qui cause mes plus doux transports, se livre avec toi, à je ne fais quels jeux

(1) Quelle image naïve! quel tableau ressemblant! Comme tout est dans la nature: le Poëte ne nous peint pas l'enfant, il nous le montre effectivement entre les bras de sa tendre mère. On voit ce sourire doux & enfantin, ses petites lèvres entr'ouvertes: comme les diminutifs du Latin sont charmans. Tous les vers de cet Épithalame sont coulans, harmonieux, & les comparaisons du plus beau choix. C'est ainsi que l'on forme de plusieurs fleurs suaves & odoriférantes, un bouquet, digne d'approcher du sein de la charmante Thémire.

delicieux , afin de charmer un peu sa douleur & ses ennuis. Que ne puis-je comme elle , fortuné Moineau , jouer & folâtrer avec toi , pour calmer les feux brûlans de mon amour , & dissiper les cruelles inquiétudes de mon ame. Ces jeux seroient aussi agréables pour moi , que le fut pour la légère Athlante la pomme d'or qui lui fit goûter enfin les douceurs de l'Hymen (1).

Fortuné passereau , ton sort est trop heureux !
 Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse ;
 Elle-même s'excite à becqueter sans cesse
 Cu ses doigts delicats , ou son sein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
 Du feu qui la consume , il appaise l'ardeur ;
 Il ramène à propos le calme dans son cœur ,
 Et bannit pour un tems sa tendre inquiétude.

Ah ! s'il m'étoit permis , dans mes ennuis pressans ,
 De jouer avec toi comme fait cette belle !
 Ou bien si , comme toi , folâtrant avec elle ,
 Je pouvois soulager les maux que je ressens !

(1) La pomme d'or qui dénoue la ceinture liée depuis long-temps. C'est telle est la traduction littérale. Le vers latin fait allusion à l'usage des Filles Grecques & Romaines qui portoient une ceinture tant qu'elles estoient vierges : l'époux la délieoit le jour de leur mariage.



Que j'oublierois bientôt le tourment que j'endure !
J'aurois plus de plaisir qu'Athalante autrefois,
N'en eut au doux moment, où réduite aux abois,
Pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Chapelle a composé des Stances pour le Moineau de Climène. Elles sont très-agréables. L'amour & la jalousie ont inspiré cette jolie pièce.



Petit Moineau, délices de Climène ;
Qui l'amusez par sauts & tours badins ;
Chassez, mordez galans bruns & blondins ;
Que Cupidon à ses genoux amène.



A mes rivaux livrez guerre traîtresse ;
Becquetez-les sur-tout, quand leur tendresse
S'émancipant, veut dérober faveurs
Qu'amour ne doit qu'à mes vives ardeurs.



Daignez servir le beau feu qui me brûle,
Suivez Climène, & gardez ses appas ;
Quoique ne sois disert tant que Catule,
Vers louangeurs ne vous manqueront pas.



Si méprisez les tributs de ma veine ;
 Ne me privez pour cela de vos soins :
 Biscuits friands je vous promets , du moins
 Vous vous tiendrez à cette offre certaine :
 Bien je connois votre morale saine.



Sages Moineaux, toujours solidité
 Fixe vos goûts ; plaisir seul vous anime ;
 Il faut jouir, c'est là votre maxime ,
 Dogme chez nous follement contesté.

.

Et vous, Moineau, confident de mes feux ,
 Cher favori de l'objet que j'adore ,
 Chassez, mordez mes rivaux dangereux.



Par cris perçans , par insulte soudaine ;
 Interrompez leurs discours amoureux ;
 Ne permettez à l'aimable Climène
 Que d'écouter le récit de mes feux.



A L E S B I È.

LES Dieux ne sont pas plus heureux , & même le
 sont beaucoup moins (s'il est possible) que le mor-
 tel fortuné, qui, assis près de toi, peut te regarder,

l'entendre, & te voir lui sourire avec douceur
 Sitôt que je t'apperçois, ô ma Lesbie, mon ame se
 trouble, & s'égare: je perds la voix: un feu brûlant
 coule dans mes veines. Je n'entends qu'un bruit
 confus, & mes yeux se couvrent d'un nuage épais.



Cette Ode est calquée sur l'Ode de Sapho à son
 amie. La copie est au-dessous de l'original, & ne
 peut souffrir la comparaison.



A L A M Ê M E.

V I V O N S pour nous aimer, ô ma chère Lesbie;
 fans nous embarrasser des vains murmures de la
 vieilleffe chagrine. Le soleil se couche, & peut se
 lever le lendemain: mais quand nos jours rapides
 se sont envolés, nous sommes ensévelis dans une
 nuit éternelle. Donne-moi mille baisers; ensuite
 cent, mille autres ensuite, encore cent, encore
 mille, & puis cent. Lorsque tu m'en auras accordé
 plusieurs mille, nous les confondrons tous ensem-
 ble, de peur que nous n'en sachions le nombre;
 ou qu'un jaloux ne nous porte envie, en apprenant
 que nous nous sommes donné autant de baisers.



Ne vivons que pour nous aimer ;
 Et laissons murmurer la vicieuse ennemie ;
 Occupons-nous sans cesse , ô ma chère Lesbie ,
 Du bonheur de nous enflammer.



L'Astre qui répand la lumière ;
 Finit & recommence également son cours ;
 Mais quand la mort nous frappe, hélas ! c'est pour toujours
 Qu'elle nous ferme la paupière.



Profitions du jour qui nous luit ;
 Donne-moi cent baisers ; donne-m'en mille encoré :
 Confondons-les ensemble , & que l'envie ignore
 Le charme heureux qui nous séduit.



Qu'un impénétrable mystère
 Jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
 Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux :
 Que son flambeau seul les éclaire !



Dans nos tendres embrassemens,
 Dérobons-nous aux yeux de tout ce qui respire ;
 Jaloux de nos baisers , un témoin peut nous nuire
 Par les plus noirs enchantemens.

Aimer ;



Aimer, c'est vivre, ô ma Lesbie !
 Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais ;
 Et donnons à l'amour, jaloux de ses bienfaits,
 Tous les momens de notre vie.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



S U R L A M Ê M E.

LESBIE me dit toujours des injures : elle ne peut se taire sur mon sujet. Je veux mourir, si Lesbie ne m'aime. Quelle en est la preuve ? . . . Je la maudis tout le jour, & cependant je veux périr, si je ne brûle pour elle. J'aime & je hais. Pourquoi cela, m'allez-vous demander : je n'en fais rien ; mais je le sens, & je suis cruellement tourmenté.



Philis dit le diable de moi :
 De son amour & de sa foi,
 C'est une preuve assez nouvelle.
 Ce qui me fait croire pourtant
 Qu'elle m'aime effectivement,
 C'est que je dis la diable d'elle,
 Et que je l'aime éperdument.

LE COMTE DE BUSSI RABUTIN.

Cc

S U R L A M Ê M E.

MA Lesbie dit qu'elle aime mieux s'unir à moi qu'à tout autre ; qu'à Jupiter lui-même, quand il le désireroit. Elle le dit : mais il faut écrire sur l'aîle des vents, & sur les flots rapides, ce qu'une maîtresse promet à son amant passionné.



Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux du lecteur une Villanelle de l'Abbé Desportes : elle est simple, aisée, d'une naïveté charmante : on croiroit qu'elle a été composée par Chappelle & Bachaumont, par la Fare ou Chaulieu.

Rosette, pour un peu d'absence,
 Votre cœur vous avez changé ;
 Et moi sachant cette inconstance,
 Le mien autre part j'ai rangé.
 Jamais plus, beauté si légère,
 Sur moi tant de pouvoir n'aura.
 Nous verrons, volage Bergère,
 Qui premier s'en repentira.



Tandis qu'en pleurs je me consume ;
 Maudissant cet éloignement,
 Vous qui n'aimez que par coutume,
 Careissez un nouvel amant.

Jamais légère girouette
Au vent si-tôt ne se vira :
Nous verrons, Bergère Rosette,
Qui premier s'en repentira.



Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant ?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant ?
Dieux ! que vous êtes mensongère !
Maudit soit qui plus vous croira !
Nous verrons, volage Bergère,
Qui premier s'en repentira.



Celui qui a gagné ma place
Ne vous peut aimer tant que moi :
Et celle que j'aime vous passe,
De beautés, d'amour & de foi.
Gardez bien votre amitié neuve,
La mienne plus ne variera :
Et puis nous verrons à l'épreuve,
Qui premier s'en repentira.



SUR QUINCTIA ET LESBIE.

QUINCTIA paroît belle à plusieurs ; pour moi je la trouve blanche, grande & droite : voilà ce que je pense. Ces qualités prises séparément ont de la beauté ; mais je nie que l'ensemble en soit beau : en effet nuls charmes dans un si grand corps ; pas une seule grace dans une si grande personne. C'est Lesbie qui est belle ; & d'autant plus charmante, qu'elle a dérobé à toutes les femmes à la fois toutes leurs graces.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

DÉJÀ le printems ramène les douces chaleurs : déjà les vents fougueux de l'équinoxe se taisent, & le souffle délicieux du zéphir leur succède. Catulle, abandonnons les plaines de la Phrygie, & les campagnes fécondes de la brûlante Nicée ? Volons vers les villes fameuses de l'Asie ; déjà mon esprit enflammé brûle du désir de voyager : déjà cette passion fait renaître la vigueur dans mes pieds impatiens. Adieu donc, douce société de mes amis ; différens chemins nous reconduiront diversement dans nos maisons que nous avons quittées tous ensemble, pour de longs voyages.

SUR LA MORT DE SON FRÈRE. (1).

EN proie à la douleur, consumé par un chagrin continuel, il m'est impossible, mon cher Hortalus, de cultiver les neuf savantes Sœurs. Devenu le jouet d'un déluge de maux, mon esprit ne peut produire des vers doux & agréables. Mon frère vient de franchir le fleuve redoutable du Lérhé. Je n'entendrai donc plus tes discours, ô mon frère ; toi que je chérissais plus que ma vie ! Déformais je ne jouirai plus de ton aimable présence ! Ah ! malgré les cruels destins, je t'aimerai toujours. Ta mort rendra tous mes vers tristes & lugubres
ô mon frère, tu viens donc d'être enlevé à ton frère malheureux ! En mourant, tu as détruit mon bonheur. Tous mes biens ont été anéantis à ta mort. Tous les plaisirs, toutes les délices que je goûtais au sein de l'amitié & de la tendresse fraternelle, tout s'est évanoui avec toi. J'ai abandonné pour toujours & l'Étude & les Muses

(1) J'ai réuni les vers que soupire Catulle sur la mort de son frère dans deux pièces différentes. L'une est adressée à Hortalus, & l'autre à Manlius.

SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

PLEUREZ, Graces, Amours, & vous Amans tendres & sensibles. Le Moineau de ma Lesbie est mort : ce Moineau, les délices de ma Lesbie, & qu'elle aimoit plus que ses yeux. Il étoit si doux ! il connoissoit Lesbie, comme une jeune fille connoît sa mère. Il étoit toujours sur son sein, ou voltigeoit amoureusement autour d'elle, & ne faisoit entendre ses doux accens, que pour sa seule maîtresse. Il erre maintenant dans ce chemin ténébreux, d'où l'on ne revient point. Je vous maudis, ombres funestes des enfers, qui dévorez tout ce qui est charmant. Vous m'avez enlevé un Moineau si aimable ! quelle barbarie ! infortuné passereau ! les beaux yeux de ma Lesbie sont gonflés, & rouges des pleurs que tu lui fais verser.



Pleurez, Graces, pleurez Amours,
Le Moineau chéri de Lesbie,
Vient de finir ses heureux jours :
Les Dieux lui portoient trop d'envie !



Elle l'aimoit plus que ses yeux ;
 Il étoit si beau , si fidelle !
 Mille baisers délicieux
 L'enchaînoient toujours auprès d'elle.



Si quelquefois il voltigeoit,
 Un signe , la moindre caresse
 Tout aussi-tôt le ramenoit
 Sur le beau sein de sa maîtresse.



Mais , hélas ! cet aimable oiseau
 Descend sur le sombre rivage.
 Parque inhumaine , ton ciseau
 De l'amour a détruit l'ouvrage.



Inflexible Divinité,
 Rien n'amollit ton cœur barbare :
 Sous tes coups tombe la beauté
 Dans l'affreuse nuit du Tarrare.

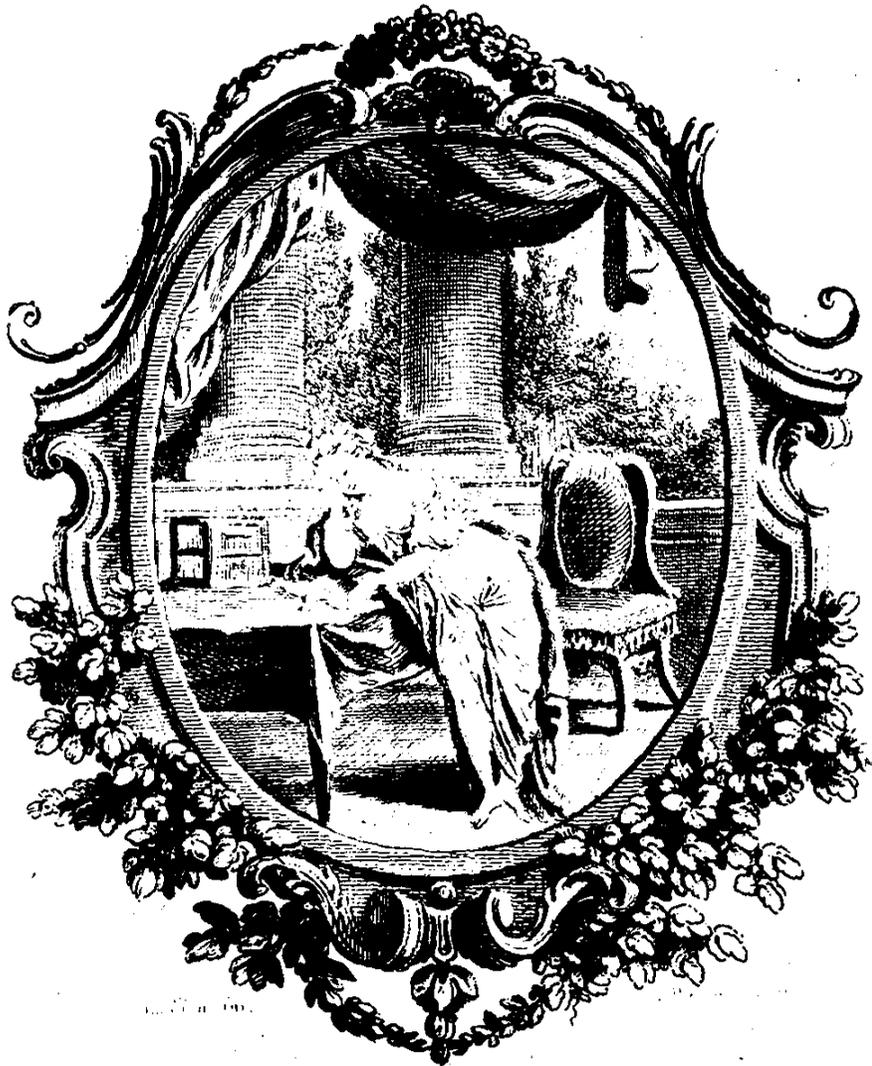


O toi , qui faisois les plaisirs
 De ma chère & tendre Lesbie ,
 Quoi ! tu meurs ! ses pleurs , ses soupirs
 Ne peuvent te rendre à la vie !



Oiseau digne d'un meilleur sort,
Objet de l'amour le plus tendre !
Vois quels regrets cause ta mort,
Par les pleurs que tu fais répandre !

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.



TRADUCTION